

**D**epuis qu'il est directeur artistique du Festival d'hiver «Mozartwoche» à Salzbourg (son mandat vient d'y être prolongé jusqu'en 2017), Marc Minkowski a réussi à imposer sa petite musique.

Après avoir proposé, en 2013, un *Lucio Silla* dans une esthétique XVIII<sup>e</sup> siècle, «sans machines à laver ni fils électriques» (une révolution dans le monde germanique !), il a ouvert l'édition 2014 par le plus célèbre opéra d'un des jubilaires de l'année : Gluck. Une exception à la règle qui veut que le Festival ne produise en principe, comme son nom l'indique, que des œuvres de Mozart – en 2015, ce sera *Davide penitente* –, mais une exception justifiée par le choix de la version originale d'*Orfeo ed Euridice*, «pour montrer combien Gluck est le père musical de Mozart».

Musicologue et journaliste à *Diapason*, Ivan Alexandre est le metteur en scène de cette production. Il insiste, lui aussi, sur cette filiation, rappelant que, le lendemain de la première au Burgtheater, le 5 octobre 1762, Leopold Mozart arrivait à Vienne pour y présenter Wolfgang. Ce retard seul les empêcha d'assister à une création que, sinon, ils n'auraient évidemment pas manquée.

On connaît les affinités de Minkowski, tant avec l'ouvrage – qu'il a enregistré dans sa version «parisienne» pour ténor, chez Archiv Produktion – qu'avec Gluck en général. Elles se confirment ici d'éclatante manière. Dès l'Ouverture, le ton est donné : sens dramatique exacerbé, contrastes soulignés, le tout servi tant par ce qu'il fait de sonorités coruscantes que par la pureté des timbres originaux.

Après une entrée un peu raide, Camilla Tilling impose progressivement son Euridice amère, douloureuse et même vindicative, jusqu'à se libérer dans le *duetto* avec son époux. Ana Quintans est un Amore rafraîchissant à souhait, campé ici comme un titi, avec petit chapeau, cheveux ébouriffés et ailes dans le dos

de son blouson de cuir.

Mais le triomphateur de la soirée est, bien sûr, Bejun Mehta, Orfeo d'anthologie. Dans la lignée de son récent album pour Harmonia Mundi (*Che Puro Cielo*), le contre-ténor américain semble se promener avec une insolente aisance, réussissant tout ce qu'il entreprend sans effort apparent : intonation impeccable, passage sans rupture d'un registre à l'autre, contrôle du souffle, projection souveraine, sans oublier un vrai talent théâtral.

Visuellement, la production laisse un sentiment de simplicité et d'élégance, avec quelques beaux tableaux mais, globalement, une démarche de mise en images plus que de mise en scène. Ivan Alexandre joue d'abord sur le contraste des époques (chœur en tenue de soirée contemporaine, couple d'amoureux engoncé dans une unique robe XVIII<sup>e</sup>), ainsi que sur la distance entre réalité et fiction (on assiste, dans un théâtre, à une représentation lyrique «mise en abyme»).

Puis, progressivement, le metteur en scène organise toute l'action autour d'un personnage silencieux ajouté : Tod (Mort), incarné par le comédien Uli Kirsch. Une Mort à l'allure modernisée (pantalon de cuir noir moulant, justaucorps reproduisant squelette et visage maquillé en crâne), qui distribue d'abord des roses rouges à l'assemblée éplorée, puis que l'on voit, peu à peu, prendre le pouvoir sur scène. Mais une Mort omniprésente, au point d'agacer : trop visible, trop insistante, presque triviale, comme si la musique ne suffisait pas à la faire sentir.

Cette soirée de première était dédiée à Claudio Abbado, disparu trois jours plus tôt. Marc Minkowski a ainsi souligné, juste avant le lever de rideau, le parallèle entre une œuvre célébrant le triomphe de l'Art et l'Amour sur la Mort et le destin du grand chef italien, durant les dernières années de sa vie.

Nicolas Blanmont

## SALZBOURG

### ORFEO ED EURIDICE

Gluck

Bejun Mehta (*Orfeo*)

Camilla Tilling (*Euridice*)

Ana Quintans (*Amore*)

Uli Kirsch (*Tod*)

Marc Minkowski (*dm*)

Ivan Alexandre (*ms*)

Pierre-André Weitz (*dc*)

Bertrand Killy (*l*)

Haus für Mozart, 23 janvier

**LE TRIOMPHATEUR  
DE LA SOIRÉE EST  
BEJUN MEHTA, ORFEO  
D'ANTHOLOGIE.**